

L'EXPOSITION

LE PEINTRE

Lagarrigue made in New York



Né en 1973, passionné de boxe, Jérôme Lagarrigue vit et travaille à New York. Ses œuvres sont rentrées dans plusieurs collections publiques comme le Simon Wiesenthal Museum For Tolerance à Los Angeles, la Monique Goldstrum Gallery de New York ou l'Altri Lavoro In Corso à Rome. Il a été pensionnaire de la Villa Medici en 2005. Certaines de ses toiles ont été acquises par Benicio Tel Toro ou encore George Lucas. Les œuvres présentées dans le Grand Hall de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille sont totalement inédites. Réalisées à New York cet hiver, elle seront dévoilées en première mondiale dans la cité phocéenne.

Une expo sauvée des eaux

L'exposition Urban Boxing aurait pu ne jamais avoir lieu. Il y a quelques semaines, l'atelier de Jérôme Lagarrigue, à Brooklyn, a été totalement inondé. "Nous avons cru un moment que son travail avait été détruit, confie Olivier Waltman, son représentant en France, mais finalement la série Urban Boxing n'a pas été endommagée." Et d'ajouter : "Nous avons craint le pire mais surtout nous avons pris soin de ne rien dire à Guillaume Singer, qui, je crois, aurait sans doute fait un arrêt cardiaque si l'expo avait dû être annulée..."

MODE D'EMPLOI

L'exposition a démarré hier et elle se poursuivra jusqu'au 5 mai. Au total, 10 toiles seront présentées dans le Grand Hall de la Chambre de Commerce et d'Industrie, sur la Canebière. Adossées aux piliers, elles seront suspendues aux coursives du bâtiment.

L'éclairage est rendu possible grâce à l'installation de projecteurs au premier étage, dotés de découpes qui permettent de focaliser la lumière sur les œuvres. L'exposition est accessible gratuitement au public aux heures d'ouverture de la Chambre de Commerce, en semaine comme le week-end.



Quelles pistes pour 2011 ?

Les organisateurs de l'Urban Boxing réfléchissent déjà à 2011. Ils envisagent de travailler avec un collectif de photographes, qui pourrait regrouper une demi-douzaine d'artistes, lesquels se verraient confier un axe de travail bien précis, et dont les travaux seraient exposés dans la ville. L'objectif : saisir les faces oubliées de la boxe. Par ailleurs, un projet de semaine de documentaire du film de boxe est déjà à l'étude. "Nous souhaitons nous rapprocher de Marseille 2013", confient les organisateurs.

"Figurer la grâce sur une toile"

En montant sur le ring, le peintre franco-américain Jérôme Lagarrigue a révolutionné l'esthétique de ce sport...

Une peinture en équilibre, sur le fil, à la fois réaliste et féroce comme peut l'être la boxe, mais d'une précieuse sensibilité. Exposé dans quelques-uns des plus prestigieux musées du monde, le peintre Jérôme Lagarrigue reste fidèle à ses engagements : scruter l'âme humaine au plus près, quand l'homme est dans les cordes, acculé, et trouve la force, ou pas, d'esquiver le coup fatal. L'habitant de Brooklyn décrypte son travail pour nous.

■ Comme a germé chez vous l'idée de travailler sur la boxe ?

À l'époque, en 1996, je cherchais un sujet d'étude... Je suivais de près la boxe aux États-Unis, mais je n'avais pas pensé peindre là-dessus. Un jour, je suis entré dans la mythique salle Gleason's, à Brooklyn. Là où De Niro s'est imprégné de ce sport pour endosser son rôle dans *Raging Bull*, mon film préféré. L'évidence m'a frappé. Une atmosphère. Elle me renvoyait à ce que j'avais toujours cherché.

■ Qu'est-ce qui vous a tant chamboulé ?

C'est comme si tous les éléments qui me touchent depuis toujours se rassemblaient. Cette odeur de sueur perpétuelle, cette extraordinaire bande sonore, des conversations, des bruits de coups, de cuirs qui se percutent, une lumière à moitié sombre... Ça a créé une sorte d'éclipse en moi.

■ Comment avez-vous réussi à vous intégrer dans ce milieu assez fermé... ?

Assez simplement. J'étais avec eux, je tournais, je les regardais. Je ne suis pas monté sur un ring, mais j'ai suivi des entraînements. Quand j'avais un déclic, sur un visage, une attitude, la profondeur d'un regard, je photographiais. Ensuite, je me mettais à les peindre.

■ Selon quel critère choisissez-vous un modèle ?

Par des connaissances, j'aurais pu faire des portraits des Pacquiao ou autres stars des rings. Mais ce n'est pas ça qui m'intéressait. Ma source, ce sont les gens de tous les jours. Ceux qui n'ont pas des gueules lisses, mais qui sont en fait très beaux, avec des visages qui racontent une histoire.

■ Le fait de les peindre en grand format, c'est pour marquer cette importance... ?

Oui... Je veux qu'en tant que spectateur, on soit entouré par la grandeur de ces personnes. Et puis, d'un point de vue technique, ça crée une interaction avec la toile et ça donne une sensation de liberté.

■ Il y a une porte d'entrée forte chez vous, c'est le regard... ?

C'est un fil conducteur, en effet. Dans la peinture, un œil réussi, qui capte un moment très précis, c'est le couloir qui donne le plus d'information sur l'intérieur d'un être humain.



© Laurent D'Ancona – la Provence

■ La boxe est un sport violent. Mais on sent chez vous une volonté de décrire davantage la collision que la confrontation... ?

La confrontation ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est le choc et le poids de deux corps qui se rencontrent. Puis se séparent, disparaissent... Ce choc, cette collision de sons, j'essaie d'en figer la grâce dans l'instant infini d'une toile.

■ Comment réagissent les spectateurs ?

En général, les réactions que je provoque ressemblent à la manière dont j'ai peint. Elles sortent des tripes. J'ai remarqué que les personnes les plus friandes de mon type de travail ont quelque chose de viscéral dans leur expérience.

■ Vous exposez dans les plus grands musées. Vous avez vendu des toiles à Benicio Del Toro, George Lucas... Cette reconnaissance vous flatte ?

Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'une personne va dire par rapport à mon travail. De manière générale, je préfère intéresser un sportif, une personne de tous les jours, qu'un grand collectionneur prétentieux d'un musée machin truc... Quand je peins, c'est l'honnêteté qui compte. Ce n'est pas pour raconter des salades. C'est pour les forcer à s'arrêter sur des moments qui survolent tous les autres.

■ Finalement, en peignant ces gueules cassées qui continuent à se battre, n'est-ce pas aussi un autoportrait ? Il y en a d'ailleurs un dans votre série... ?

C'est aussi une belle métaphore de mon histoire... En fait, une des raisons pour lesquelles je me suis arrêté sur la boxe, c'est que j'ai eu un parcours, on va dire, inégal. Il a fallu se battre. Ça n'a pas été facile à New York, dans les années 90, de lutter pour survivre de la peinture. J'ai souvent imaginé la crainte du boxeur en montant sur le ring... Oui, j'ai imaginé la boxe, peut-être que je me trompe totalement, mais assez pour y penser tous les jours. Au point que je continue à retourner régulièrement dans les salles. Et que ce sera un thème constant dans ma carrière...

■ Il y a quelques années, vous avez eu une première expérience marseillaise... ?

En 1998, j'ai fait un visuel pour Faf Larage, que j'ai rencontré à New York. Je passe encore régulièrement dans votre ville. J'ai un ami d'enfance qui y vit. Il tient une boutique de tee-shirts révoltés, Brick City. Marseille, c'est la seule ville française où je pourrais vivre. Son architecture m'inspire. Je n'aime pas le propre, c'est la couche de rouille et de crasse sur les murs que je trouve magnifique".



VILLA MASSALIA

CONCORDE MARSEILLE

17 Place Louis BONNEFON - 13008 Marseille

www.concorde-hotels.com



MAZDA
MARSEILLE

partenaire de

Zac Ferrie
4 Boulevard Des Acieries
Marseille 13010
Tél.: 04 91 17 88 99

URBAN
BOXING
UNITED